

Université de Lund

Centre de langues et de littérature



Les lauréats français du Prix Nobel de Littérature

Camus, Simon et J.M.G Le Clézio :

Quelles sont leurs visions de la littérature ?

Auteur : Sara Drews

Directeur de mémoire : Björn Larsson

FRAK01 Automne 2013

Mémoire de 90 crédits

Table des matières

1. Introduction.....	2
2. Méthode.....	3
3. But et problématiques.....	4
4. Résumés des discours.....	4
4.1. <i>Discours de Suède</i> , Albert Camus.....	4
4.2. <i>Discours de Stockholm</i> , Claude Simon.....	5
4.3. <i>La forêt des paradoxes</i> , Jean-Marie Gustave Le Clézio.....	7
5. Analyse.....	8
5.1. Le but de la littérature.....	8
5.2. Rhétorique et langue.....	12
5.3. Trouver l'inspiration chez soi-même ou chez autrui.....	18
5.4. La littérature et la politique.....	20
6. Conclusion.....	21
7. Bibliographie.....	24

1. Introduction

Alfred Nobel, chimiste, inventeur de la dynamite et fondateur du prix Nobel, laisse dans son dernier testament, écrit en 1895, son héritage pour la création du prix Nobel¹. Le Prix Nobel, créé pour récompenser, selon le testament d'Alfred Nobel, « ceux qui, au cours de l'année écoulée, auront rendu les plus grands services à l'humanité », dans les domaines de la physique, de la chimie, de la littérature, de la physiologie ou de la médecine et au service de la paix².

Le premier prix Nobel de littérature a été décerné à l'écrivain français Sully Prudhomme en 1901. Depuis, la littérature française a été distinguée plusieurs fois par l'Académie Suédoise, et depuis la création du prix Nobel en 1901, quatorze auteurs Français ont été récompensés.³

C'est bien évidemment un grand honneur de recevoir le prix Nobel, en grande partie grâce à son prestige et son écho international. Pour un lauréat du prix Nobel de littérature, cela peut signifier un succès immédiat en termes de notoriété pour l'auteur, notamment dans les pays où le prix est reconnu. En effet, son public s'agrandit, et de même il aura sûrement la possibilité d'être publié dans plus de pays qu'auparavant. Les livres seront traduits dans de nombreuses langues, les lecteurs seront de tous les âges, venant de cultures différentes. Les lauréats du prix Nobel semblent donc, pour la plupart du temps, être appréciés par de nombreuses personnes.

La question se pose dans ces termes : Comment faut-il écrire pour gagner un prix si prestigieux ? Quelle vision de la littérature doit-on avoir ? Dans cette étude nous essayerons de trouver le début d'une réponse à ces questionnements, en étudiant quelques lauréats français qui ont obtenu le prix Nobel de littérature après la Seconde Guerre mondiale. Nous allons essayer de voir quelles sont leurs visions de la littérature, telles que celles-ci s'expriment dans leurs conférences Nobel, données par les lauréats à Stockholm en Suède. La conférence Nobel est maintenant une obligation et elle doit être tenue au plus tard 6 mois après la cérémonie du Prix Nobel, qui a lieu le 10 décembre chaque année.⁴

Parmi les lauréats, nous avons décidé de nous focaliser essentiellement sur les lauréats post-Seconde Guerre mondiale et des romanciers. Nous trouvons dans cette période huit lauréats Français : André Gide (en 1947), François Mauriac (en 1957), Albert Camus (en 1957), Saint-John Perse (en 1960), Jean Paul Sartre (en 1964), Claude Simon (en 1985), Gao Xingjian (en 2000) et Le

¹ Site institutionnel : www.nobelprize.org/alfred_nobel/

² Site institutionnel : www.sweden.se/fr/Accueil/Education/Faits/Le-prix-Nobel/

³ Site institutionnel : www.nobelprize.org/nobel_prizes/literature/laureates/

⁴ Allén, Sture; Espmark, Kjell, *Le Prix Nobel de la littérature*, 2008, l'Académie Suédoise, Stockholm, p. 18-19

Clézio (en 2008)⁵. Mauriac ne semble pas avoir donné de discours lors de la remise de prix⁶ ; selon l'Académie Suédoise ce n'était pas encore une tradition à cette époque. Il ne sera donc pas un sujet d'étude dans ce mémoire, pas plus que Perse, étant donné qu'il était poète plutôt que romancier. Sartre ne fera pas non plus part de l'étude, ayant décliné le prix en 1964⁷. Xingjian est considéré comme un auteur chinois, né en Chine en 1940. Il a obtenu la nationalité française en 1997. Il sera donc également exclu de cette étude. André Gide n'a pas pu se rendre à Stockholm pour la cérémonie, et en conséquence il n'a pas pu effectuer un discours.

In fine, il reste trois auteurs : Albert Camus, Claude Simon et Jean-Marie Gustave Le Clézio. C'est sur ces trois lauréats, ces trois auteurs Français, que cette étude va porter. Leurs conférences Nobel, de trois époques différentes, seront étudiées et comparées pour trouver la vision de la littérature de chaque auteur, pour ensuite voir si et dans quelle mesure leurs visions se ressemblent ou se différencient.

2. Méthode

Nous commencerons par résumer les conférences Nobel, afin de faciliter l'analyse et pour voir la structure de chaque discours. La forme des discours, c'est-à-dire la manière dont ils sont prononcés, est un élément non négligeable ; cependant la plus grande partie de l'analyse portera sur le fond ; ce que les auteurs disent dans leurs discours et pourquoi ils le disent. Nous allons illustrer nos propos avec des citations trouvées dans les discours.

L'étude portera seulement sur ces trois discours, qui sont des retranscriptions des discours donnés. Nous allons les étudier sans analyser les vies des auteurs, ni les œuvres.

Nous allons, néanmoins, comparer les pensées des trois auteurs avec la critique littéraire et voir si, dans l'histoire, il y a eu des réflexions identiques ou différentes des visions que celles de nos trois auteurs. Cependant, cette partie de l'analyse ne sera que secondaire.

L'analyse des discours sera divisée en quatre parties : « *Le but de la littérature* », « *Rhétorique et langue* », « *Trouver l'inspiration chez soi-même ou chez autrui ?* », « *La littérature et la politique* ». Cela pour faciliter l'analyse et la rendre la plus claire possible. Cependant, les quatre parties peuvent être liées, et il y a des possibilités qu'un élément dans un discours se retrouvera dans plusieurs autres parties.

⁵ Site institutionnel : www.nobelprize.org/nobel_prizes/literature/laureates/

⁶ Réponse reçue par mail après avoir été en contact avec l'Académie Suédoise.

⁷ Paul Sartre a décliné le prix car il trouvait que : « aucun homme ne mérite d'être consacré de son vivant ».

Pour notre analyse, nous utiliserons trois conférences Nobel : « *Discours de Suède* » (Camus, 1958), « *Discours de Stockholm* » (Simon, 1986) et « *Dans la forêt des paradoxes* » (Le Clézio, 2008). Nous allons également utiliser l'ouvrage « *La critique* » (Maurel, 1998) pour la critique littéraire.

3. But et problématiques

Le but de cette analyse est de trouver des éléments dans chaque discours qui exprime l'importance de la littérature pour chaque auteur. Le fait d'analyser la manière dont les auteurs s'expriment, les mots qu'ils utilisent le plus souvent, peuvent, entre autres, donner une idée de ce qui est important dans la littérature pour chaque auteur. Peut-être donnent-ils même, dans leurs discours, des raisons sur pourquoi ils écrivent ? Quelles sont les explications de ce qu'est la littérature pour eux et quel est le rôle d'un écrivain ? Peut-on trouver une vision commune pour les trois auteurs ou s'agit-il de vision individuelle, chacune différente des deux autres ?

Le but et le fil conducteur de ce mémoire sont donc de comprendre pourquoi les lauréats Français du prix Nobel de littérature, Albert Camus, Claude Simon et Jean-Marie Gustave Le Clézio, écrivent. En somme, quelles sont leurs visions de la littérature ?

4. Résumés des discours

4.1. *Discours de Suède*, Albert Camus

Dans son discours, Camus ne parle pas de l'écrivain, mais de *l'artiste*, et la place de l'artiste dans la société. Selon Camus, l'artiste de son époque est toujours embarqué dans les problèmes dans la société. L'artiste a le choix d'en parler ou pas, mais même le choix de rester silencieux est considéré comme un acte et l'artiste montre de cette manière sa position. « Créer aujourd'hui, c'est créer dangereusement »⁸, dit Camus dans son introduction. Le choix de l'artiste sera toujours jugé et critiqué. La question est donc de savoir comment la liberté de création reste encore possible.

Dans la première et la deuxième parties de son discours, Camus évoque deux attitudes

⁸ Camus, Albert, *Discours de Suède*, avec la postface de Carl Gustav Bjurström, 1958 et 1997 pour la postface, Éditions Gallimard, Paris p. 28

différentes chez les artistes au fil du temps, qui n'ont pas aidé à encourager la liberté de création.

Il commence par décrire l'époque de l'art pour l'art, l'arrivée de la grande masse populaire qui ne demande pas à l'art d'être un moyen de liberté, seulement une distraction. L'artiste est devenu un artiste irresponsable et il crée l'art juste pour plaire à la société. L'art est ainsi devenu un « luxe mensonger »⁹, car il ne parle pas de la société, la fonction de l'art est plutôt d'aider la grande masse à nier les problèmes autour d'eux. Selon Camus, l'art a fini par perdre sa vocation initiale – de rassembler les gens autour de différentes causes.

Finalement, les artistes ont eu besoin de revenir à la réalité. Les réalistes veulent parler de la réalité commune de tout le monde. Camus explique dans sa deuxième partie que, même si on peut comprendre l'ambition, ce n'est pas possible. Seul Dieu peut reproduire la réalité, selon Camus. Et il s'agit toujours d'un choix, on ne peut pas tout voir, tout inclure. Certaines choses seront exclues, et la réalité ne sera pas reproduite telle qu'elle est. Camus parle aussi du réalisme socialiste. Là on crée une société qu'on souhaite avoir, en jugeant ce qui est bien et mauvais dans la société d'aujourd'hui. Et par cela, on crée en même temps l'art de propagande, car ce qu'on raconte ne sera pas forcément la vérité. Les deux attitudes finissent par devenir un seul et même mensonge, selon Camus. L'art ne veut rien dire finalement et la misère dans le monde continue ; l'artiste n'a pas assumé sa responsabilité.

Dans la troisième et dernière partie, Camus essaie de répondre à la question de ce qu'est l'art, et ce qui devait être le rôle de l'écrivain de son époque. L'art est un mélange entre une révolte contre le monde et une manière de donner une autre forme à la réalité, qui est la source de son émotion et donc la raison pour sa révolte. L'artiste ne doit pas juger, le but avec l'art c'est de comprendre, selon Camus. L'artiste doit prendre des risques et faire des révoltes. Il doit parler du réel, des hommes et des problèmes dans la société. Il doit le faire seul, mais être une voix pour ceux qui ont besoin qu'on parle pour eux. L'artiste doit être à la fois solitaire et solidaire. Et c'est cela la liberté de la création pour Camus, de prendre des risques avec l'art, d'assumer sa responsabilité et par conséquent faire une différence. C'est cela un artiste libre, un artiste qui lutte pour créer son propre chemin.

4.2. Discours de Stockholm, Claude Simon

Simon, d'après lui-même dans son discours, est parfois considéré comme étant un écrivain « difficile », « ennuyeux » et « confus »¹⁰. On lui reproche d'écrire des romans sans commencement ni fin et de produire des œuvres « artificielles ». Pour répondre à ces critiques, Simon explique la

⁹ Camus, Albert, *Discours de Suède*, avec la postface de Carl Gustav Bjurström, 1958 et 1997 pour la postface, Éditions Gallimard, Paris, p. 31-38

¹⁰ Simon, Claude, *Discours de Stockholm*, 1985, Éditions de Minuit, Paris, p. 10

définition du mot artificiel. Cela peut être quelque chose de créé par un humain et non pas par la nature, cela peut être quelque chose de faux, d'imité ou d'inventé, ainsi que quelque chose de fabriqué ou de factice. Le mot factice vient du latin « *facere* » et veut dire « faire ». ¹¹ Et c'est justement de cela dont il s'agit, le métier de l'écrivain, selon Simon. De faire, de créer et de fabriquer. Il dit que le travail de l'écrivain consiste à être un artisan du langage. Selon lui, il faut que l'écrivain travaille ses œuvres, qu'elles soient fabriquées et il cite Marx qui dit qu'un produit n'a de valeur que grâce au travail humain qui a permis de le fabriquer, et qui se trouve donc en lui. Simon critique l'industrialisation pour avoir fait de l'écrivain un simple copiste, un traducteur ou un intermédiaire. Cela à cause de la dévaluation de la notion du travail.

Répondant à ceux (les critiques françaises et américaines notamment) ¹² qui disent qu'en donnant le prix à Simon, on confirme que le roman est mort, Simon prend l'exemple du roman du XIX^{ème} siècle. Les descriptions dans les livres sont d'abord là pour illustrer les fables et pour donner à la fois une crédibilité et une morale. Mais elles finissent par s'éloigner de son but original. Les descriptions ne servent plus à donner une crédibilité au roman ou aux fables, mais seulement à retarder le moment où le lecteur va apprendre la moralité de l'histoire. En effet, Simon dit que le roman du XIX^{ème} siècle est mort, expliquant ainsi la raison pourquoi il n'utilise pas beaucoup de détails dans ses romans.

Mais pour Simon, il y a une autre crédibilité, grâce aux rapports entre l'ordonnance, la succession et l'agencement. Le sens, l'ordre des mots et la disposition du texte crée une harmonie, des associations entre eux. L'événement est décrit et non pas rapporté comme auparavant, et c'est cette harmonie qui va créer des associations pour le lecteur et rendre le texte crédible.

Simon continue par dire qu'il écrit pour faire, pour produire quelque chose, et il raconte ses expériences à la guerre. Quand il décrit la manière dont il travaille, il dit qu'il se passe toujours des choses imprévues pendant que l'écrivain est devant sa feuille blanche. Le résultat ne sera jamais le même que l'intention qu'on peut avoir avant de commencer à écrire. L'écrivain sera toujours conduit par les impressions et les émotions qu'il peut ressentir au cours du travail.

Pour Simon, l'engagement de l'écriture se trouve dans la recherche qu'a un écrivain de trouver une harmonie dans son texte, de trouver les mots qui créent ensemble une crédibilité, ce qui n'est pas facile étant donné que le langage change avec la société. L'écrivain doit s'adapter car le monde change, mais aussi écrire pour le changer. Et cela, selon Simon, est un travail bien différent que d'écrire un roman avec un commencement et une fin.

¹¹ Simon, Claude, *Discours de Stockholm*, 1985, Éditions de Minuit, Paris, p. 12

¹² Extrait d'un article consacré à Simon de Philippe Sollers sur le site internet de l'hebdomadaire français Le Nouvel Observateur:
www.pileface.com/sollers/article.php3?id_article=120

4.3. Dans la forêt des paradoxes, Jean-Marie Gustave Le Clézio

Selon J.M.G Le Clézio, si on écrit, c'est peut-être parce qu'on a une difficulté d'agir, un besoin de fuir la réalité ou parce qu'on a besoin d'un autre moyen de communiquer.

C'est le fait d'avoir vécu la guerre (Seconde Guerre mondiale) qui a amené J.M.G. Le Clézio à écrire. Il raconte ses souvenirs de la guerre et dit que c'est les années d'après-guerre qui lui ont le plus marqué. J.M.G. Le Clézio a commencé à écrire très jeune, à l'âge de six ou sept ans, grâce à un désir de s'enfuir, c'est-à-dire de quitter la réalité et se réfugier dans ses rêves.

La forêt, sujet central dans le discours, est mentionnée pour la première fois lorsqu'il parle de sa grand-mère maternelle, une conteuse extraordinaire, qui lui parle des forêts dans ses contes. C'est en faisant un voyage en Afrique, où son père travaillait comme médecin, qu'il a découvert la vraie forêt pour la première fois. C'est aussi là où il découvre son mélange de personnalité, une personne qui aime les rêves et s'intéresse à la réalité, tout en même temps.

J.M.G. Le Clézio cite Stig Dagerman quand il parle de la « forêt des paradoxes »¹³. Cet endroit, cette forêt, est là où se trouve l'écrivain, selon Dagerman. Le fait que J.M.G. Le Clézio y a le droit de se déplacer comme il a envie, lui fait penser à tous ceux qui n'ont pas la liberté de le faire. Les personnes qui ne peuvent pas utiliser la parole pour s'exprimer, pour dire leurs opinions ou les gens qui ne savent pas écrire. La littérature est un luxe pour une classe dominante. J.M.G. Le Clézio reprend le paradoxe de Dagerman, qui dit que l'écrivain veut écrire pour ceux qui ont faim, mais ce n'est que ceux qui ont déjà faim qui ont la possibilité d'apprécier la lecture.

D'après J.M.G. Le Clézio, l'écrivain écrit pour être témoin. Il arrive qu'il le soit, mais pour la plupart du temps il n'est qu'un voyeur. Et ce qu'il aimerait faire vraiment, c'est agir. Écrire pour changer la réalité, pour y laisser une empreinte. Mais la place de l'écrivain sera la solitude. Il sera seul, devant sa feuille blanche, sa forêt, et c'est là où il va agir.

La littérature est difficile et complexe, mais sa présence est encore plus importante aujourd'hui qu'il y a cent ans. Pourquoi ? J.M.G. Le Clézio commence par expliquer l'importance du langage. La littérature est faite du langage. Si le langage n'existait pas, nous n'aurions pas eu de sciences, ni de techniques, ni de l'art et ni même d'amour. Le langage est la base de tout. Les écrivains, selon J.M.G. Le Clézio, sont les gardiens du langage. Ce sont eux qui le rendent vivant. La deuxième raison de l'existence de la littérature est la mondialisation. La littérature est, pour J.M.G Le Clézio, l'outil idéal pour rassembler les gens. Grâce à la littérature on exprime son identité, utilise son droit de parler. Et grâce à la traduction, on peut se faire entendre partout dans le monde. Le seul problème est que la lecture est encore trop inaccessible dans certains endroits dans

¹³ Le Clézio, Jean-Marie Gustave, *Dans la forêt des paradoxes*, 2008, La fondation Nobel, Stockholm, p. 3

le monde, elle coûte trop cher (l'objet) et les gens n'ont pas suivi une éducation pour apprendre à lire.

Quand Dagerman parle de l'écrivain qui n'arrive pas à écrire pour ceux qui ont faim, que la littérature est accessible pour les riches seulement, il parle de ceux qui ont besoin de se nourrir, mais aussi de ceux qui ont « faim » de savoir. Il parle de l'alphabétisation et de la lutte contre la famine. J.M.G. Le Clézio termine par dire que c'est les enfants qui sont l'avenir de notre race humaine. Peu importe d'où l'on vient de ce monde, chaque enfant devrait avoir le droit d'une éducation et de ne pas avoir faim.

5. Analyse

5.1. Le but de la littérature

Quel est donc le but de la littérature, selon les trois auteurs ? Pourquoi écrivent-ils ?

Pour Camus, le but de la littérature est de regrouper les Hommes.¹⁴ Écrire c'est un moyen de soulever les problèmes dans la société et dans le monde. Quand on écrit de ce qui ne va pas, en parlant de la misère dans le monde, l'écrivain informe ses lecteurs de l'injustice qui existe, selon lui, dans la société. Ce qu'il souhaite, c'est que les gens se rassemblent, qu'ils se regroupent, pour lutter contre cette misère, contre l'illégalité et qu'ils se battent pour la liberté pour tous.

L'écrivain doit prendre sa responsabilité et parler de la misère des autres, parler pour ceux qui n'ont pas la possibilité de parler pour eux-mêmes.¹⁵ La littérature doit mettre tout cela en lumière pour qu'ensuite, d'une certaine manière, pouvoir changer le monde. La littérature doit rassembler les gens, elle doit mettre les Hommes au courant de ce qui se passe dans le monde. La littérature, d'après Camus, doit faire passer un message, un message à la fois sociologique et politique. Une œuvre doit parler de la société, mais également des questions politiques. La littérature doit être utilisée comme un instrument de libération¹⁶. Quelque part le message se veut universel.

Mais la littérature n'atteint pas toujours son but, selon Camus, et cela quand l'écrivain ne prend pas cette responsabilité qui a été mentionné là-dessus. Camus évoque deux attitudes qui démontre ce qu'il se passe quand l'écrivain n'agit pas comme il devrait agir. Il parle d'abord de

¹⁴ Camus, Albert, *Discours de Suède*, avec la postface de Carl Gustav Bjurström, 1958 et 1997 pour la postface, Éditions Gallimard, Paris p. 38

¹⁵ *Ibid.* p. 56-57

¹⁶ *Ibid.* p. 34

l'époque de l'art pour l'art, l'époque où les artistes, dont les écrivains, ont renoncé à toute leur responsabilité, à cause de l'arrivée de la « grande masse ». ¹⁷ La grande masse voyait la liberté comme un droit, pour eux c'était plutôt une évidence et pas quelque chose pour lequel il fallait se battre. C'était une société artificielle où les choses vraies étaient remplacées par des signes et l'argent par des chiffres. La société n'avait plus besoin de se battre pour la liberté, et l'art, et donc la littérature, est devenu un simple amusement.

« (...) quoi de surprenant si cette société n'a pas demandé à l'art d'être un instrument de libération, mais un exercice sans grand conséquence, et un simple divertissement ? » ¹⁸

La littérature de cette époque est donc devenue un simple passe-temps pour les hommes, elle ne les regroupe pas pour lutter contre la misère dans le monde. La littérature doit parler pour les gens et de ce qui se passe dans le monde, elle doit parler de l'actualité et cela sans mentir ou travestir les faits. Si elle choisit de ne parler de rien, d'être « un simple divertissement » ¹⁹, les problèmes dans le monde resteront. Il ne faut pas non plus avoir peur de dire toute la vérité, il s'agit de la deuxième attitude qui va faire que la littérature n'atteint pas son but, selon Camus. Il ne faut pas utiliser la réalité pour ensuite créer un avenir meilleur. ²⁰ Si la littérature promet un meilleur avenir de ce que les Hommes vivent à l'heure actuelle, elle n'attendra toujours pas son but et elle continuera à mentir. Comment faire rassembler les gens si les gens pensent que de toute façon tout va s'arranger dans le futur ?

Mais pourquoi parler de ces deux attitudes ? Justement parce qu'en racontant ce qu'il ne faut pas faire en tant qu'écrivain, si on souhaite atteindre le but de la littérature (selon Camus), l'auteur explique également sa vision de ce qui est le but de la littérature, d'après lui-même. Même si nous vivons dans une société où la liberté est vue comme un droit et que nous n'avons plus besoin de nous battre pour la liberté, il ne faut pas que nous oublions ceux qui se sont battus avant nous pour que nous ayons cette liberté. Il faut que nous continuons à nous battre pour la liberté des autres qui vivent dans des sociétés différentes de la nôtre et que nous continuerons à dire la vérité. La littérature doit rester un instrument de la libération et rassembler les gens pour qu'ils luttent ensemble pour un meilleur monde. C'est cela le but de la littérature pour Camus.

Les pensées de Camus, sur quoi devrait être le but de la littérature, correspondent beaucoup

¹⁷ Camus, Albert, *Discours de Suède*, avec la postface de Carl Gustav Bjurström, 1958 et 1997 pour la postface, Éditions Gallimard, Paris p.29

¹⁸ *Ibid.* p. 34

¹⁹ *Ibid.* p. 34

²⁰ *Ibid.* p. 42-43

à la vision de Paul Bénichou, spécialiste de l'histoire de la littérature. Selon lui, la littérature est « une forme de la parole publique »²¹ et les écrivains « (...) prennent position sur les enjeux sociaux et spirituels des conflits de leur époque ».²² Camus se rapproche donc de cette façon de regarder la littérature, qui ferait partie de l'histoire des mentalités, c'est-à-dire que la vision de la littérature peut avoir un vrai impact sur la vie des Hommes et de la société. La littérature n'est pas là seulement pour donner des leçons, elle peut avoir une influence sur les gens et c'est le rôle de la littérature d'être cette *parole publique*, ou de parler pour ceux qui n'ont pas de parole, comme dit Camus.

J.M.G. Le Clézio dit lui aussi, que la vocation de la littérature est de rassembler les gens, d'être un instrument de libération, mais pas de la même manière que pour Camus. Le but de la littérature n'est pas de changer le monde, selon J.M.G. Le Clézio. La littérature a pour but de joindre les gens par le langage. Sans le langage, il n'y a rien, c'est la base de tout ce que l'humanité a pu créer. J.M.G. Le Clézio dit : « Sans le langage, pas de sciences, pas de technique, pas de loi, pas d'art, pas d'amour »²³. La littérature peut être une autre manière de communiquer, cela peut être un moyen d'exprimer son droit de parole, dire son opinion, être écouté et exprimer son identité.

« (...) la littérature est un des moyens pour les hommes et les femmes de notre temps d'exprimer leur identité, de revendiquer leur droit à la parole, et d'être entendus dans leur diversité. »²⁴

Comme pour Camus, il y a donc un lien entre la littérature et la liberté, selon J.M.G. Le Clézio. Il s'agit cependant d'une liberté différente de celle dont parle Camus, J.M.G. Le Clézio parle d'une liberté de s'exprimer grâce au langage. La littérature a également le but de sauvegarder le langage. C'est le langage qui nous fait vivre des choses, qui nous permet de partager des choses et des expériences. C'est le langage qui nous rassemble.

Peu importe s'il s'agit d'une histoire écrite dans un livre, un conte raconté par sa grand-mère ou un mythe entendu dans une langue étrangère dans une forêt lointaine, le but de la littérature pour J.M.G. Le Clézio semble toujours être d'explorer le langage, de le rendre vivant et de donner le droit de l'utiliser à un plus grand nombre de personnes. Il s'agit là d'une « défamiliarisation »²⁵ du langage (et surtout d'utilisation de la « fonction poétique du langage » de Roman Jakobson²⁶, que nous allons évoquer un peu plus dans le chapitre « Style et langue »), une façon de rendre le texte plus

²¹ Maurel, Anne, *La critique*, 1998, Hachette livre, Paris, p. 33

²² *Ibid.* p. 33

²³ Le Clézio, Jean-Marie Gustave, *Dans la forêt des paradoxes*, 2008, La fondation Nobel, Stockholm, p.6

²⁴ *Ibid.* p. 7

²⁵ Définition selon le site www.dictionnaire.reverso.net : « ensemble de procédés rendant l'écriture poétique, à rendre insolite le familier »

²⁶ Cabin, Philippe et Dortier, Jean-François, *La Communication*, 2008, Éditions Sciences Humaines, Auxerre p. 8

poétique et plus unique. La littérature n'a donc pas pour but de changer le monde. Le fait de lire et le fait d'écrire sont des pouvoirs, c'est une chance de pouvoir s'exprimer, c'est-à-dire une liberté.

Le but de la littérature pour Simon est de créer du sens. Au lieu de seulement dire des choses, la littérature doit faire. Il veut produire, mais pas un roman comme au XIX^{ème} siècle²⁷. Pour Simon, ce n'est pas nécessaire de suivre les anciens modèles d'écriture, il veut produire son propre texte, son propre ordre des mots qui créent ensemble un sens, même si ce n'est pas écrit d'une manière conventionnelle. Simon est souvent critiqué d'avoir une écriture peu accessible (trop compliqué) avec peu de détails et d'être un peu difficile. Mais son but avec la littérature est de faire réfléchir. C'est comme cela que la littérature va pouvoir faire une différence dans le monde réel.

« (...) "en face de la mort d'un petit enfant au Biafra, aucun livre ne fait le poids".[²⁸] Si, justement, à la différence de celle d'un petit singe, cette mort est un insupportable scandale, c'est parce que cet enfant est un petit homme, c'est-à-dire un être doué d'un esprit, d'une conscience, même embryonnaire, susceptible plus tard, s'il survivait, de penser et de parler de sa souffrance, de lire celle des autres, d'en être à son tour ému et, avec un peu de chance, de l'écrire »²⁹

On voit que, selon Simon, la littérature doit créer quelque chose qui a une signification propre à chaque Homme. Quelque chose qui a un sens, qui lui fait quelque chose, qui lui apprend quelque chose et qui donc lui fait réfléchir. La littérature ne doit pas seulement raconter une histoire, dire, la littérature doit créer des réactions, des émotions, des actions. Elle doit interpeller! Et pour Simon, c'est cela le but ultime de la littérature, de faire au lieu de dire, de sorte que la littérature fasse ainsi un impact dans la réalité.

Ce que nous avons pu constater dans ce chapitre est que parler aux autres, pour ceux qui n'ont pas la liberté de parler pour eux même, est le but de la littérature pour Camus, mais également pour J.M.G. Le Clézio. Camus veut que la littérature rassemble les Hommes, qu'ils travaillent ensemble contre la misère dans le monde. Et même si les trois auteurs veulent travailler contre la misère dans le monde des manières différentes, Camus semble être le seul à vraiment insister sur la liberté pour tous.

Simon veut que la littérature fasse réfléchir, qu'elle fasse ainsi une différence dans le monde. Quant à J.M.G. Le Clézio, il veut agir. Il veut que l'écrivain agisse pour créer quelque chose qui fait vivre

²⁷ Simon, Claude, *Discours de Stockholm*, 1985, Éditions de Minuit, Paris, p. 15

²⁸ Simon fait ici référence à l'affirmation célèbre de Jean Paul Sartre, qui a dit : « J'ai vu des enfants mourir de faim. En face d'un enfant qui meurt, *La Nausée* ne fait pas le poids ». (*La Nausée*, ouvrage de Sartre publié en 1938)
Site du quotidien français Le Figaro : <http://evene.lefigaro.fr/livres/livre/jean-paul-sartre-la-nausee-2234.php>

²⁹ Simon, Claude, *Discours de Stockholm*, 1985, Éditions de Minuit, Paris, p. 30

quelqu'un d'autre, que l'écrivain construise une expérience littéraire.

Le point commun entre Camus et Simon, est qu'ils souhaitent tous les trois changer le monde ; Camus par la révolte et Simon par faire réfléchir. Pour J.M.G. Le Clézio ce n'est cependant pas la priorité et donc pas le but de la littérature, selon lui-même.

5.2. Rhétorique et langue

Ayant analysé *pourquoi* les trois lauréats écrivent, nous allons maintenant essayer de répondre à la question *comment* ils écrivent. Qu'est qui fait, selon les auteurs, qu'une œuvre littéraire soit appréciée ou non ? Quels sont leurs visions sur la notion de « style » et leurs pensées sur la langue ? Et est-ce que leurs propres styles sont visibles dans leurs discours ?

Selon A. Maurel, le style est quelque chose d'inconscient, une expression involontaire, venant de l'écrivain lui-même³⁰. Elle cite Roland Barthes, selon qui le style est l'ensemble des symboles dans le texte qui montre qui est l'écrivain. Il ne s'agit pas d'un choix de l'écrivain, c'est son inconscient qui choisit ces symboles. Ces symboles vont devenir typique pour l'écrivain et seront visibles dans tous ses travaux, et c'est cela qu'on appellera son style.³¹

Camus n'évoque pas vraiment la question du style et de langage, en tous cas il ne parle pas de son propre style. Cependant, il dit qu'une littérature doit être franche pour être réussie, c'est-à-dire elle doit dire la vérité.³² Si on n'ose pas dire toute la vérité, la littérature ment et devient ainsi mauvaise. Ces pensées de Camus concernant comment il faut écrire pour réussir son œuvre, se reflètent également dans son propre style d'écriture. Camus écrit pour faire révolte. Les mots qui reviennent dans le discours de Camus sont par exemple « liberté », « honnête », « mensonge » et « vérité ». Ce sont des mots d'un homme qui veut que les choses soient dites. Il utilise les mots comme « nous devons »³³, « liberté »³⁴ et « réjouissons-nous »³⁵ pour rappeler la solidarité, de ce que nous devrions faire pour l'autre et que nous devons le faire ensemble pour battre la misère dans le monde. C'est un appel au rassemblement des Hommes, qui selon lui, est la vocation première de la littérature. Cela démontre son style particulier, un style de combattant, un style révolutionnaire et

³⁰ Maurel, Anne, *La critique*, 1998, Hachette livre, Paris, p. 68

³¹ *Ibid.* p. 69

³² Camus, Albert, *Discours de Suède*, avec la postface de Carl Gustav Bjurström, 1958 et 1997 pour la postface, Éditions Gallimard, Paris, p. 49

³³ « Nous devons savoir au contraire que nous ne pouvons nous évader de la misère commune, et que notre seule justification, s'il en est une, est de parler, dans la mesure de nos moyens, pour ceux qui ne peuvent pas le faire. » Camus, Albert, *Discours de Suède*, avec la postface de Carl Gustav Bjurström, 1958 et 1997 pour la postface, Éditions Gallimard, Paris, p. 56-57

³⁴ Le mot liberté est mentionné des nombreuses fois dans le discours de Camus.

³⁵ « Réjouissons-nous, en effet d'avoir vu mourir une Europe menteuse et confortable et de nous trouver confrontés à de cruelles vérités. Réjouissons-nous en tant qu'hommes (...) » Camus, Albert, *Discours de Suède*, avec la postface de Carl Gustav Bjurström, 1958 et 1997 pour la postface, Éditions Gallimard, Paris, p. 63

enfin un style « droits de l'homme »³⁶.

Camus parle également du réalisme, du réalisme socialiste, propagande et l'art de propagande. En parlant du rôle de la littérature dans la société et la liberté pour tous, Camus parle donc également de la politique et il critique cette société. Il a un style révolutionnaire, c'est-à-dire combattant et il n'hésite à révolter contre la société, mais il a également un style informatif car il explique l'histoire du rôle de l'écrivain. Il explique les problèmes que les écrivains ont pu rencontrer dans le passé, pourquoi l'art n'a pas atteint son but – de regrouper les Hommes. Et pour finir, il veut que les écrivains reprennent leur responsabilité, qu'ils fassent révolte contre la société. Nous pourrions ici voir que Camus utilise non seulement la fonction poétique dans sa façon d'écrire, mais également la fonction « conative » et la fonction « référentielle ».³⁷ La fonction conative « (...) a pour but de d'agir sur le destinataire »³⁸, faire révolte dans le cas de Camus, et la fonction référentielle est le côté informatif chez Camus.

Pour Camus, il est également important qu'il y ait un équilibre entre le réel et la révolte dans une œuvre.³⁹ Comme il a déjà été dit, il n'y a pas de révolte sans la réalité, l'écrivain critique quelque chose dans la réalité. C'est un problème dans la réalité qui est la source de son émotion, et qui a provoqué la révolte. Cette révolte doit donc être présent dans l'œuvre.⁴⁰ Voici une citation pour illustrer ces propos :

« Plus forte est la révolte d'un artiste contre la réalité du monde, plus grand peut être le poids du réel qui l'équilibrera. (...) L'œuvre la plus haute sera toujours (...) celle qui équilibrera le réel et le refus que l'homme oppose à ce réel, chacun, faisant rebondir l'autre dans un incessant jaillissement qui est celui-là même de la vie joyeuse et déchirée. »⁴¹

Le style de Camus est révolutionnaire, informatif et réaliste, mais à la fois assez simple. Il n'écrit pas de très longues phrases, l'ambiance est presque mélancolique, en tous cas négatif. Sauf à la fin du discours où il dit que la situation peut changer, si on veut et si on ose prendre des risques. Son discours est également solidaire, il écrit pour les autres, pour changer le monde. Et c'est là où Camus lui-même trouve la beauté dans un texte, dans la fraternité, quand on parle pour ceux qui ne

³⁶ Quelqu'un qui travaille pour les Droits de l'Homme, et cela est visible dans son style d'écriture.

³⁷ Cabin, Philippe et Dortier, Jean-François, *La Communication*, 2008, Éditions Sciences Humaines, Auxerre p.8

³⁸ *Ibid.* p. 8

³⁹ Camus, Albert, *Discours de Suède*, avec la postface de Carl Gustav Bjurström, 1958 et 1997 pour la postface, Éditions Gallimard, Paris, p. 52-53

⁴⁰ *Ibid.* p. 52

⁴¹ *Ibid.* p. 53

peuvent pas parler pour eux_mêmes.⁴²

Une littérature qui fait découvrir est une littérature réussie pour J.M.G Le Clézio. Il ne s'agit pas seulement d'apprendre quelque chose sur soi-même, mais également sur autrui. Pour illustrer cela, J.M.G. Le Clézio raconte les moments littéraires les plus fortes pour lui ; quand il a lu un livre de Jack London et a découvert ce qui « (...) s'appelait la conscience de soi »⁴³, ou bien la fois où il a écouté les mythes d'Elvira, qui « (...) ajoutait sa propre histoire, celle de sa vie errante (...) » dans ce qu'elle racontait. Mais ce qui compte, avant tout, c'est de vivre une expérience grâce à la littérature. C'est quand on vit une expérience forte, telle que J.M.G. Le Clézio a fait dans ces deux cas, qu'on pourrait également apprendre quelque chose sur soi-même ou l'autre, qu'on pourrait découvrir quelque chose. Encore une fois, c'est le langage qui est le plus important pour J.M.G. Le Clézio, la manière dont l'histoire est racontée, la manière dont le langage est rendu vivant.

« Quelque chose de simple, de vrai, qui n'existe que dans le langage. »⁴⁴

J.M.G. Le Clézio a grandi avec l'influence des livres et de l'écriture mais aussi des contes, racontés à l'oral et non pas lu dans des livres. Il ne fait pas la différence entre une histoire racontée à l'oral ou une histoire écrite, pas quand il s'agit de différencier une mauvaise et une bonne histoire. Pour lui c'est le langage qui compte. D'ailleurs, sa meilleure expérience littéraire était justement une histoire racontée par une femme, qu'il a rencontré lors d'un voyage dans un pays lointain. Afin d'illustrer cette rencontre, voici un bref extrait de son discours :

« A la trame simple des mythes (...) elle ajoutait sa propre histoire, celle de sa vie errante, ses amours, les trahisons et les souffrances, le bonheur intense de l'amour charnel, l'acide de la jalousie, la peur de vieillir et de mourir. (..) C'était là sans doute le plus grand paradoxe, que ce lieu isolé, cette forêt, la plus éloignée de la sophistication de la littérature, était l'endroit où l'art s'exprimait avec le plus de force et d'authenticité. »⁴⁵

La littérature peut ainsi devenir vivante, quand l'écrivain ou la personne qui raconte l'histoire (le conteur) ajoutent ses propres sentiments et expériences. Le langage devient vivant justement parce que l'histoire est crédible et sincère, il y a quelque chose de vrai dans l'histoire, même s'il s'agit

⁴² Camus, Albert, *Discours de Suède*, avec la postface de Carl Gustav Bjurström, 1958 et 1997 pour la postface, Éditions Gallimard, Paris, p. 57

⁴³ Le Clézio, Jean-Marie Gustave, *Dans la forêt des paradoxes*, 2008, La fondation Nobel, Stockholm, p.8

⁴⁴ *Ibid.* p. 10

⁴⁵ *Ibid.* p. 9-10

d'une histoire « rêveuse ».⁴⁶

J.M.G. Le Clézio parle plus du langage que de style dans son discours. Il dit qu'il est important de protéger le langage et de le rendre accessible au plus grand nombre. Le langage doit être vivant, il doit raconter une histoire qu'on a l'impression de vivre, même si ce n'est que pendant un petit moment, comme dans un rêve⁴⁷. Et c'est là que nous pensons trouver la vision de style chez J.M.G. Le Clézio, même s'il ne le dit jamais d'une manière directe dans son discours. Nous trouverons son style dans son passé, dans la manière dont il décrit ses meilleurs moments littéraires et dans la façon dont il prononce son discours.

J.M.G. Le Clézio décrit les raisons qui ont fait qu'il a commencé à écrire. C'est la guerre, et surtout les années après-guerre où sa famille était en manque de tout. En parlant de la guerre, il dit :

« Je peux comprendre que c'était un contexte où l'on avait le désir de s'enfuir – donc de rêver et d'écrire ces rêves. »⁴⁸

Il parle ensuite d'un voyage qui lui a fait découvrir deux côtés de sa personnalité « à la fois rêveuse et fascinée par le réel, qui m'a accompagné toute ma vie ».⁴⁹ Cette double personnalité est visible dans son discours. J.M.G. Le Clézio évoque les difficultés dans le monde d'aujourd'hui, il parle du fait que la littérature n'est pas accessible à tout le monde, que nous sommes en train de créer une nouvelle élite, qu'il y a toujours des enfants et des adultes dans le monde qui ne savent ni écrire ni lire.⁵⁰ C'est cela la réalité aujourd'hui. Mais il parle aussi de ce que la littérature peut faire pour nous, de ce que la littérature peut être. Il nous amène dans une forêt exotique quand il raconte la fois où il avait vécu un moment littéraire extraordinaire. Et il décrit cette rencontre d'une façon très poétique, comme un moment très beau, presque comme dans un rêve. J.M.G. Le Clézio utilise donc ce que Jakobson appelle « la fonction poétique », qui a déjà été mentionnée, pour faire passer son message et pour créer son style.⁵¹ Il y a donc une parenté entre J.M.G. Le Clézio et les formalistes russes, et surtout le linguiste Roman Jakobson. Ils ont cherché à définir ce qui fait qu'une œuvre soit une œuvre *littéraire*, et regroupe là dedans la poétique et la sémiotique⁵². Ils étudient le texte dans un ouvrage, et plus précisément le langage, et ce qui nous intéresse particulièrement est l'analyse faite par Jakobson sur « les six fonctions du langage »⁵³. Il propose là six manières

⁴⁶ Une histoire qui ne parle pas de la réalité et qui n'est pas forcément crédible par elle-même.

⁴⁷ Il ne le dit pas d'une manière directe, mais en parlant de ses meilleures expériences littéraires.

⁴⁸ Le Clézio, Jean-Marie Gustave, *Dans la forêt des paradoxes*, 2008, La fondation Nobel, Stockholm, p. 1

⁴⁹ *Ibid.* p. 2

⁵⁰ *Ibid.* p. 3

⁵¹ Cabin, Philippe et Dortier, Jean-François, *La Communication*, 2008, Éditions Sciences Humaines, Auxerre p. 8

⁵² Maurel, Anne, *La critique*, 1998, Hachette livre, Paris, p. 71-72

⁵³ Cabin, Philippe et Dortier, Jean-François, *La Communication*, 2008, Éditions Sciences Humaines, Auxerre p. 8

différentes d'utiliser le langage pour faire passer un message avec un but spécifique, par exemple la fonction « expressive » pour transmettre une émotion. Et la fonction qui correspond au style d'écrire chez J.M.G. Le Clézio, est la fonction « poétique ». Il ne s'agit pas d'écrire de la poésie, mais d'« (...) attirer l'attention sur la forme même du message (...) »⁵⁴ et la fonction poétique « vise [également] à la recherche des effets de style ».⁵⁵ On pourrait donc dire que la fonction poétique est une manière d'utiliser le langage pour explorer le langage et le rendre plus vivant, justement comme nous avons pu constater chez J.M.G. Le Clézio.

Selon J.M.G. Le Clézio, l'écrivain a le droit de se situer entre le rêve et la réalité. C'est sa forêt de paradoxe. Et c'est également cela que nous pensons être le style de J.M.G. Le Clézio – un style à la fois réaliste et magique.

Nous avons là évoqué deux auteurs, Camus et J.M.G. Le Clézio, qui évoquent plus leurs pensées sur comment il faut écrire pour produire une littérature appréciée, que la question du style et du langage. Camus focalise plus sur ce qu'il ne faut pas faire, en tant qu'écrivain, et les deux auteurs n'évoque pas beaucoup la notion de style. Cependant, en passant à Simon, nous allons voir que, entre les trois auteurs, Simon est celui qui évoque le plus le sujet de style.

Le discours de Simon est en réalité une réponse aux critiques⁵⁶ qu'il a eu en recevant le prix Nobel. Comme nous l'avons déjà vu, il explique pourquoi il peut être considéré comme un auteur illisible et ennuyeux, l'importance d'une œuvre artificielle, qui pour lui signifie qu'elle a été fabriquée, travaillée. Simon joue avec l'ordre des mots, les sens du mot et la disposition pour créer cette harmonie, pour créer sa propre manière d'écrire.⁵⁷ Il ne suit pas les règles du roman du XIXème siècle, qui étaient, d'une certaine manière beaucoup plus conformiste. Pour créer de la crédibilité et du sens, il fallait utiliser des descriptions. Simon n'utilise peut-être pas beaucoup de détails dans ses textes, mais la disposition de ses phrases crée quand même un sens.⁵⁸ Il affirme qu'on n'est pas obligé d'écrire comme le veut la norme. Seulement parce qu'un roman a un commencement et une fin, cela n'est pas synonyme d'un roman réussi. Pour lui « le roman du XIXème siècle est mort ».⁵⁹ Trop de descriptions dans un roman ne fait que tarder le moment où le lecteur va apprendre le sens de l'histoire. Simon peut être un auteur difficile et complexe, et cela nous le voyons même dans son propre discours. Il utilise de longues phrases, il fait référence à plein d'autres écrivains, il utilise beaucoup de parenthèses.⁶⁰ Mais c'est aussi là où son propre style se

⁵⁴ Maurel, Anne, *La critique*, 1998, Hachette livre, Paris, p. 74

⁵⁵ Cabin, Philippe et Dortier, Jean-François, *La Communication*, 2008, Éditions Sciences Humaines, Auxerre p. 8

⁵⁶ Critiques du milieu littéraire français et américain.

⁵⁷ Simon, Claude, *Discours de Stockholm*, 1985, Éditions de Minuit, Paris, p. 22

⁵⁸ *Ibid.* p. 21-22

⁵⁹ *Ibid.* p. 15

⁶⁰ Pour illustrer ce propos, voici un extrait de son discours : « Types sociaux ou psychiques « en situation », simplifiés jusqu'à la caricature (du moins dans une certaine tradition française : Harpagon n'est qu'avare, remarquait Strindberg

caractérise et devient visible pour le lecteur. Concernant Simon, le fait d'avoir un style visible, c'est quelque chose de positif :

« Si la personne de l'écrivain est abolie (il doit "s'effacer" derrière ses personnages), son travail l'est aussi, ainsi que le produit de celui-ci, l'écriture elle-même : "Le meilleur des styles est celui qui ne se remarque pas", a-t-on coutume d'écrire, en rappelant la célèbre formule qui veut qu'un roman ne soit qu'« un miroir promené le long d'un chemin » (...) »⁶¹

Simon parle ici du roman du XIX^{ème} siècle, et s'oppose à ce style d'écrire. Si l'écrivain se cache derrière des normes d'écrire, s'il faut que tous les écrivains écrivent de la même manière, sans aucun style personnel, leur travail ne se remarquera pas non plus. Un style non visible peut donc créer un roman non-visible, un roman inintéressant. Un style visible, personnel, veut, au contraire, dire que l'écrivain est remarqué et peut ainsi être quelque chose de positif.

Simon est mentionné par A.Maurel dans le chapitre sur la critique textuelle, et notamment dans la partie qui parle de l'influence du marxisme⁶², que Simon évoque lui aussi en parlant de l'importance du travail dans une œuvre. Elle dit que quand les écrivains considèrent que le texte est le résultat d'une productivité, l'écrivain est beaucoup plus libre à fabriquer son texte, jouer avec les mots et les sens des mots.⁶³ Les écrivains veulent créer leur propres règles, ils ne cherchent pas à décrire la réalité avec une grande fidélité, ils veulent créer leur propre monde.⁶⁴ A. Maurel parle là du « nouvel roman »⁶⁵, et c'est là où elle prend l'exemple de Simon. Simon n'utilise pas les mots pour décrire quelque chose, il utilise les mots pour produire. Le nouveau roman est une « aventure d'une écriture »⁶⁶, il ne ressemble pas à un roman traditionnel, c'est un roman « avant-garde »⁶⁷, l'écrivain est libre de créer sa propre logique, mettre les mots dans l'ordre qu'il souhaite lui-même, mais c'est aussi un style qui demande la réflexion du lecteur.

Les questions de style et une œuvre littéraire réussie ou non sont donc fortement liées au but de la

dans sa préface à *Mademoiselle Julie*. Il aurait en même temps pu être un excellent édile, un excellent père de famille ou tout autre chose ; non, n'est qu'avare ! »), les personnages du roman traditionnel sont entraînés dans une suite d'aventures, de réactions en chaîne se succédant par un prétendu implacable mécanisme de causes et d'effets qui peu à peu les conduit à ce dénouement qu'on a appelé le « couronnement logique du roman », démontrant le bien-fondé de la thèse soutenue par l'auteur exprimant ce que son lecteur doit penser des hommes, des femmes, de la société ou de l'Histoire... » Simon, Claude, *Discours de Stockholm*, 1985, Éditions de Minuit, Paris, p. 18

⁶¹ Simon, Claude, *Discours de Stockholm*, 1985, Éditions de Minuit, Paris, p. 14

⁶² Maurel, Anne, *La critique*, 1998, Hachette livre, Paris, p. 88-89

⁶³ *Ibid.* p. 88

⁶⁴ *Ibid.* p. 88

⁶⁵ Mouvement littéraire lors du XX^{ème} siècle.

⁶⁶ Maurel, Anne, *La critique*, 1998, Hachette livre, Paris, p. 89

⁶⁷ *Ibid.* p. 89

littérature pour chaque auteur.

Camus pense que la littérature est réussie seulement quand elle ne ment pas et qu'elle doit être utilisée pour faire révolte dans la société, et cela il le montre même dans sa façon d'écrire. Il a un style révolutionnaire et informatif, un peu négatif mais avec un peu d'espoir à la fin pour faire rassembler les Hommes et donc atteindre son but de la littérature.

Pour J.M.G. Le Clézio c'est important de faire vivre un bon moment au lecteur et de faire vivre le langage. Son style est très poétique, entre rêve et réalité.

Simon veut créer son propre sens, son propre style. Il ne trouve pas qu'une œuvre littéraire doit être écrite toujours de la même manière, avec un début et une fin. C'est un auteur qui, au contraire de Camus, écrit des phrases très compliquées et très longues, et qui peut être vu comme un auteur difficile à cause de cela. Mais c'est justement là où il crée son propre ordre et donc son propre style.

5.3. Trouver l'inspiration chez soi-même ou chez autrui

Camus dit très clairement qu'il faut parler pour ceux qui ne peuvent pas parler pour eux-mêmes, que la littérature doit être un instrument de la libération⁶⁸. Selon Camus, un écrivain ne doit donc pas écrire sur sa vie, sur son milieu, même si cela peut arriver bien sûr. La littérature doit être solidaire et elle doit faire révolter. Il se peut que l'écrivain doive se révolter contre sa propre société, contre son propre milieu. Mais ce que Camus veut, c'est que l'écrivain soit une voix pour les autres⁶⁹, peu importe si ceux qui se retrouvent sans parole se trouvent à proximité ou à l'autre bout du monde. Ce que l'auteur utilise comme inspiration de sa propre vie, c'est le fait qu'il soit en liberté. Cette liberté est une chance pour la liberté de parole, et elle doit être utilisée pour des causes humanitaires. D'une certaine manière, la phrase : « la liberté ne s'use que si l'on ne s'en sert pas »⁷⁰, pourrait bien résumer l'idée d'écrire chez Camus.

Selon J.M.G. Le Clézio il faut s'inspirer de ses propres expériences et sentiments dans son écriture, comme la femme dans la forêt qui raconte des mythes, qui ont fait une grande impression sur J.M.G. Le Clézio⁷¹. Il dit également qu'il a une personnalité à la fois rêveuse et fascinée pour le réel⁷², que nous pensons voir également comme son style singulier. C'est un mélange de rêve et de réalité. Nous pensons donc voir, chez J.M.G. Le Clézio, une forte influence de lui-même dans sa

⁶⁸ Camus, Albert, *Discours de Suède*, avec la postface de Carl Gustav Bjurström, 1958 et 1997 pour la postface, Éditions Gallimard, Paris, p. 34

⁶⁹ *Ibid.* p. 57

⁷⁰ Citation de Guy Bedos, www.dicocitations.com/citations/citation-2015.php

⁷¹ Le Clézio, Jean-Marie Gustave, *Dans la forêt des paradoxes*, 2008, La fondation Nobel, Stockholm, p. 9

⁷² *Ibid.* p. 2

littérature. Il est également intéressant de souligner que J.M.G. Le Clézio est, en comparaison avec Camus et Simon, l'auteur qui parle le plus de lui-même, de sa vie et de son histoire. Camus ne parle pas de sa propre vie, il parle de l'histoire des écrivains. Simon évoque un peu plus le sujet, même s'il reste plus distant. Il défend son rôle d'écrivain, sa manière d'écrire, et cela en parlant de l'histoire de la littérature et d'autres écrivains. Certes, il parle de sa propre vie et de son histoire, mais seulement très brièvement, un petit résumé sur une page. Le discours de J.M.G. Le Clézio et le fait que le discours est focalisé sur sa vie et ses expériences de la littérature, nous amènent donc à croire que J.M.G. Le Clézio trouve son inspiration dans sa propre vie.

Et même si dans son discours il dit qu'il faut rendre la littérature disponible pour tous, que tout le monde doit avoir la possibilité d'apprendre à lire et qu'il faut garder le langage, il ne dit pas qu'il faut parler pour les autres, comme le dit Camus. Il dit plutôt que la littérature est un moyen de s'exprimer, de communiquer, et de se créer une identité.⁷³ Il semble donc que J.M.G. Le Clézio pense qu'il faut trouver l'inspiration chez soi-même, afin de faire découvrir quelque chose aux autres.

Concernant Simon, il est difficile de répondre à la question sur les origines de son inspiration à l'écriture. Il explique sa manière d'écrire, mais il ne raconte pas forcément sur quoi il écrit ou d'où provient son inspiration. La seule fois où il parle de lui-même, et non pas de *l'écrivain*, est dans un court passage de son discours lorsqu'il raconte ses expériences de la guerre⁷⁴. En quelques lignes il raconte ce qu'il a vécu, très rapidement, sans décrire ses sentiments. Il évoque très peu de détails, mais nous comprenons néanmoins que cela a dû être horrible et très dur à vivre pour Simon par la suite.

« (...) j'ai été témoin d'une révolution, j'ai fait la guerre dans des conditions particulièrement meurtrières (...), j'ai été prisonnier, j'ai connu la faim, le travail physique jusqu'à l'épuisement, je me suis évadé, j'ai été gravement malade, plusieurs fois au bord de la mort (...) »⁷⁵

N'ayant jamais lu un ouvrage de Simon, il est difficile d'émettre une hypothèse, en analysant uniquement son discours, afin de savoir si l'auteur est influencé par sa propre vie ou s'il préfère écrire pour les autres, d'un milieu différent. Cependant, quand Simon explique la manière dont il écrit, il dit qu'il se passe quelque chose quand l'écrivain se met devant sa feuille blanche et commence à écrire. Le résultat ne sera jamais pareil de ce qu'on avait pensé avant. Il se passe

⁷³ Le Clézio, Jean-Marie Gustave, *Dans la forêt des paradoxes*, 2008, La fondation Nobel, Stockholm, p. 7

⁷⁴ Simon, Claude, *Discours de Stockholm*, 1985, Éditions de Minuit, Paris, p. 24

⁷⁵ *Ibid.* p. 24

quelque chose pendant, l'écrivain est influencé pendant le moment où il travaille.⁷⁶ D'où vient cette inspiration que l'écrivain ne peut pas contrôler ? Vient-il de lui-même ou de sa conscience ? Vient-il de son passé et de ses expériences vécues ? En tous cas, la seule fois où Simon devient un peu personnel dans son discours, et quand il revient sur son passé et parle de ses expériences de la guerre, fait que nous pourrions penser que Simon est influencé par sa propre histoire dans ses textes. Mais ne s'étant jamais prononcé dans le discours, il ne pourrait pas être considéré comme un résultat à l'hypothèse initiale.

Dans le cas de Camus, nous dirions donc qu'il trouve son inspiration chez l'autrui, il veut être une voix pour ceux qui n'ont pas la possibilité et la liberté de parler pour eux-mêmes.

J.M.G. Le Clézio ne parle quasiment que de ses propres expériences dans son discours et c'est par cela, et le fait que son style d'écrire ressemble beaucoup à sa personnalité, que nous disons que J.M.G. Le Clézio s'inspire de son propre milieu pour écrire.

Il est plus difficile de dire d'où Simon trouve son inspiration. Il parle un peu de sa vie, et son discours est en fait une réponse aux critiques qu'il a reçu en recevant le prix Nobel, mais il reste toujours assez distant et il laisse pas le lecteur apprendre beaucoup de choses de lui. Est-ce que cela pourrait quand même montrer qu'il trouve un peu de son inspiration chez lui-même ? Nous pensons que c'est possible, mais cela reste toute de même une hypothèse.

5.4. La littérature et la politique

Le discours le plus politique parmi les trois discours est sans aucun doute celui prononcé par Camus. Il critique non seulement les écrivains irresponsables⁷⁷, mais également la société de son époque. Si la littérature doit se révolter contre la réalité, cela veut dire que la société ne fonctionne pas. Et si l'écrivain doit parler pour ceux qui n'ont pas la liberté de parler pour eux-mêmes, cela veut dire que l'égalité de l'homme et le droit de parole ne sont malheureusement pas des évidences pour chaque individu. Camus s'y oppose et veut qu'on se regroupe, tous, pour changer cela. Il utilise la littérature pour faire passer le message, et il veut que tous les écrivains fassent la même chose, c'est même de leur responsabilité selon lui. En somme, il promeut une littérature sérieuse et grave, une littérature à connotations politiques.

Selon Camus, nous vivons dans des conditions différentes dans le monde. Ce qui semble normal pour nous, le fait de pouvoir exprimer notre opinion, est une réalité très lointaine pour quelqu'un d'autre. Le discours de Camus évoque donc ces problèmes là, des problèmes

⁷⁶ Simon, Claude, *Discours de Stockholm*, 1985, Éditions de Minuit, Paris, p. 25

⁷⁷ Camus, Albert, *Discours de Suède*, avec la postface de Carl Gustav Bjurström, 1958 et 1997 pour la postface, Éditions Gallimard, Paris, p. 64

sociologiques et politiques, et dit surtout que la littérature doit être un moyen de combattre cette situation.

J.M.G. Le Clézio parle d'autres problèmes dans la société, les problèmes de l'analphabétisme et de la famine⁷⁸. Selon l'auteur, nous sommes en train de créer une nouvelle élite – la classe sociale qui a les moyens d'acheter et consommer la littérature. La littérature est trop chère et n'est tout simplement pas accessible partout.⁷⁹ Les gens n'apprennent ni à lire, ni à écrire à cause du sous-développement dans certains États, et même si l'écrivain veut parler à « ceux qui ont faim »⁸⁰, il finit par parler aux gens qui ont les moyens d'acheter la littérature, la nouvelle élite. Le fait de lire, d'écrire et de s'exprimer sont des pouvoirs, comme nous avons déjà dit, et tout le monde devrait avoir une chance d'avoir accès à ces pouvoirs. Il s'agit d'une chance de réussir dans la vie sinon même d'une condition *sine qua non*, en s'éduquant, en se trouvant un travail, en gagnant de l'argent et en pouvant se nourrir. Tout est lié, selon J.M.G. Le Clézio.⁸¹

Simon ne parle pas beaucoup de politique dans son discours qui est plutôt une défense de sa manière d'écrire. Mais quand il dit qu'un livre peut faire la différence, que le petit enfant mort au Biafra aurait pu apprendre à lire et à écrire, nous trouvons quand même un message politique dans ce qu'il dit⁸². Il s'oppose à cette guerre, à cette tyrannie, et à la mort d'un enfant innocent qui avait toute la vie devant lui. Cet enfant, comme tous les humains, aurait eu droit à apprendre à lire et à écrire. Mais il n'a pas eu la chance de le faire. Ce que nous entendons dans ce qui dit Simon, est que chaque enfant a le droit à apprendre, à lire et à écrire. Finalement les propos de Simon et J.M.G. Le Clézio font tout les deux preuve d'humanisme.

Les trois discours sont assez politiques de ses propres manières, même si le discours de Camus est le discours qui critique le plus la société et évoque le plus le sujet de la politique. Cependant, ils pensent tous que la littérature peut faire passer un message politique pour améliorer les conditions humaines dans le monde ; que tout le monde a le droit d'une liberté d'expression, que la littérature fasse réfléchir et que la littérature fasse éduquer, entre autres.

6. Conclusion

Le but de cette étude était de dégager la vision de la littérature de trois auteurs français, ayant

⁷⁸ Le Clézio, Jean-Marie Gustave, *Dans la forêt des paradoxes*, 2008, La fondation Nobel, Stockholm, p. 11

⁷⁹ *Ibid.* p. 7

⁸⁰ *Ibid.* p. 3

⁸¹ *Ibid.* p. 11

⁸² Simon, Claude, *Discours de Stockholm*, 1985, Éditions de Minuit, Paris, p. 30

comme point commun d'avoir été tous les trois lauréats du Prix Nobel de la littérature, chacun à une époque différente : Albert Camus a gagné le prix en 1957, Claude Simon en 1985 et Jean-Marie Gustave Le Clézio en 2008. Ce que nous avons analysé au plus près c'est la vision de littérature de chaque auteur. Qu'est qu'est la littérature pour eux ? Pourquoi écrivent-ils et comment écrivent-ils ?

Un mot qui semble revenir dans chaque discours, explicitement dans les discours de Camus et J.M.G. Le Clézio et sous-entendu chez Simon, est le mot liberté. Camus veut que la littérature soit un moyen de lutter pour la liberté de tous, J.M.G. Le Clézio veut que la littérature donne la possibilité pour tous de s'exprimer librement et Simon parle plus de la liberté de l'écriture tout en s'affranchissant de la norme et des codes. Ils interprètent tous les trois le mot différemment, mais la liberté semble néanmoins avoir un rôle central dans chaque discours. La liberté semble être le dénominateur commun à ces trois écrivains, et même le point d'orgue pour Camus.

La littérature pour Camus doit être une littérature honnête, l'écrivain doit prendre des risques et être un porte-parole pour la société et ceux qui vivent dans la misère. Camus dit que la littérature peut changer le monde, en attirant l'attention de ce qui ne fonctionne pas dans la société et nous faire travailler ensemble pour améliorer les conditions de vie pour tous les citoyens dans le monde. Nous pourrions donc dire que la vision de Camus est que la littérature doit être une arme et l'écrivain un combattant, qui se bat pour les Droits de l'Homme. « Un instrument de libération », comme dit Camus. C'est cela l'intérêt d'écrire pour Camus. C'est également cela qui fait la différence entre une littérature appréciée ou pas, selon lui. Une littérature doit prendre sa responsabilité et parler pour les autres, sans mensonges, sinon il ne s'agit pas d'une littérature réussie mais alors biaisé.

Même si Camus ne parle pas de son propre style, il est pourtant évident qu'il écrit comme il pense qu'un écrivain doit écrire – il parle du rôle de l'écrivain, il explique les problématiques que celui a pu rencontré dans le passé mais également aujourd'hui. Il ne cache pas la vérité. Et finalement, il encourage les gens et les écrivains, à ensemble changer la situation, à se révolter pour pouvoir améliorer la condition humaine. Camus suit donc bien sa propre vision de littérature, sa cohérence se manifeste en s'appliquant à lui même ses propres recommandations.

Contrairement à Camus, J.M.G. Le Clézio ne pense pas que le rôle de l'écrivain et de la littérature doit être de changer le monde. L'intérêt d'écrire est plutôt de faire vivre quelque chose de nouveau au lecteur, que le lecteur découvre quelque chose sur lui-même ou sur quelqu'un d'autre. Il s'agit d'une expérience littéraire, un moment qui peut être à la fois réaliste mais aussi magique. C'est pour cela que J.M.G. Le Clézio écrit, pour amener le lecteur à cet endroit qui est un mélange entre le vrai monde et un rêve. Car pour lui, la littérature peut être un moyen de s'enfuir, tout simplement. Le but de la littérature est de garder la langue vivante. C'est grâce au langage que nous

communiquons, que nous créons, et c'est la langue qui nous unit, les humains. Il pense donc que cela devrait être un droit universel d'avoir accès à ce droit.

J.M.G. Le Clézio s'oppose donc d'une manière au propos de Camus, qui dit que la littérature ne peut pas être un simple divertissement. Pour J.M.G. Le Clézio, la littérature peut très bien être un divertissement, une chance de s'enfuir quand la réalité est trop dur, comme lui même l'a fait quand il a commencé à écrire pendant les années d'après-guerre. La littérature peut être un amusement, elle ne doit pas toujours être sérieuse pour faire du bien à l'humanité. Juste le fait de rendre la littérature accessible à un plus grand nombre de personnes, à donner la chance à tout le monde de s'éduquer, est un bon commencement pour combattre les problèmes dans le monde, tel que la famine par exemple.

La vision de la littérature de J.M.G. Le Clézio est donc moins grave que celle de Camus, plus légère et plus magique. Cependant, cela n'empêche pas que la littérature puisse évoquer des grandes questions, que le lecteur vit un grand moment en lisant ses œuvres ou que J.M.G. Le Clézio n'évoque pas des sujets humanitaires avec sa littérature.

Simon ne conçoit pas la littérature pour changer le monde, il veut que sa littérature fasse réfléchir. En effet, pour lui, la littérature doit être plus comme une poésie, un travail laborieux où l'écrivain crée sa propre réalité, son propre ordre. La littérature ne doit donc pas forcément ressembler à la réalité telle qu'elle est. Car Simon ne veut pas seulement *dire*, il veut *faire*. Peut on aussi dire qu'il s'agit d'une littérature solidaire ? Nous pensons que oui. Simon dit qu'un livre peut faire la différence, qu'on peut apprendre quelque chose sur autrui, qu'on peut raconter son histoire. Simon veut créer quelque chose avec sa littérature, il ne suit pas les règles d'un roman traditionnel, son style est assez inconditionnel. Il a eu un message à transmettre, et il l'a dit à sa manière. Il s'imaginait plus être un acteur qu'un spectateur. Ses livres sont écrits pour évoquer des émotions, des réflexions et peut-être même de l'action. La littérature peu ainsi avoir un impact dans le monde réel.

Pour terminer, nous pourrions donc dire que les trois visions de ces trois auteurs se distinguent ainsi ; une plus politique (Camus), une plus rêveuse (J.M.G. Le Clézio) et une plus d'« avant-garde » (Simon). Les liens entre les trois sont les mots « liberté », « solidarité » et « humanité », même s'ils les interprètent de manières différentes.

Bibliographie

Les conférences Nobel:

Camus, Albert, *Discours de Suède*, avec la postface de Carl Gustav Bjurström, 1958 et 1997 pour la postface, Éditions Gallimard, Paris

Simon, Claude, *Discours de Stockholm*, 1985, Éditions de Minuit, Paris

Le Clézio, Jean-Marie Gustave, *Dans la forêt des paradoxes*, 2008, La fondation Nobel, Stockholm

Ouvrages :

Allén, Sture; Espmark, Kjell, *Le Prix Nobel de la littérature*, 2008, l'Académie Suédoise, Stockholm

Maurel, Anne, *La critique*, 1998, Hachette livre, Paris

Cabin, Philippe et Dortier, Jean-François, *La Communication*, 2008, Éditions Sciences Humaines, Auxerre

Sites web consultés :

www.nobelprize.orgwww.sweden.se

www.dicocitations.com/citations/citation-2015.php

www.pileface.com/sollers/article.php3?id_article=120

<http://evene.lefigaro.fr/livres/livre/jean-paul-sartre-la-nausee-2234.php>

www.dictionnaire.reverso.net